

Colonialisme et gratitude

Lorrie Jean-Louis

Numéro 322, hiver 2018

Partager le monde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89573ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean-Louis, L. (2018). Colonialisme et gratitude. *Liberté*, (322), 28–29.

Colonialisme et gratitude

Toile d'anecdotes pour détisser des siècles de domination

LORRIE JEAN-LOUIS

La langue de l'oppression n'est pas une simple représentation de la violence, c'est la violence elle-même [...].

TONI MORRISON

Au départ, j'ai voulu penser l'hospitalité dans l'idée d'un humanisme universaliste, transcendantal, avec comme point de départ un lieu éthéré, comme si une telle situation d'énonciation, anonyme, indifférente à la source, était possible. J'ai été formée à l'université. Mon esprit a fait volte-face. J'entamais une route impossible. Il fallait commencer par ma première maison, mon corps, et ouvrir une fenêtre, ma voix.

J'écris en territoire non cédé, moi l'ostie d'égresse. Mon enfance est bel et bien entre *Passe-Partout* et la gomme balloune.

Alors que je dépose ces mots, des milliers de personnes se pressent aux frontières pour demander l'asile. Les Palestinien.ne.s et les Syrien.ne.s cherchent à fuir leurs camps. Ailleurs, c'est la nuit profonde sur la Méditerranée. Ailleurs, c'est la nuit profonde dans les esprits.

Ce sont des anecdotes que je m'appête à tisser. Prises une à une, on aurait pu les qualifier de faits divers. Toutefois, lorsqu'on les relie, on trouve une toile particulière, assez répandue : le colonialisme dans ses expressions les plus communes. Il n'y a pas d'effusion de sang, plutôt de dignité. Gardons à l'esprit que le *privé est politique* et que ce qui apparaît personnel et trivial est régi par un ordre social bien réglé. Ce corps, le mien, que je prends comme assise, est au centre de différentes couches d'oppression : je suis une femme « dite » noire. L'intersectionnalité n'est pas qu'un concept, c'est un geste pour saisir le réel et éviter que l'étau de l'aliénation vous capture.

Je suis au baccalauréat. Dans un cours qui n'en est pas un d'anthropologie, le professeur me recommande de lire *Tristes tropiques* de Claude Lévi-Strauss. Je mentionne ce fait à d'autres étudiants de mon groupe et constate que je suis la seule à avoir reçu une telle recommandation. Je suis surprise. Je ne saisis pas les fins pédagogiques de ce conseil. Bien sûr, je sais que je suis la seule fille noire du groupe, mais pour moi cela ne signifie pas que je doive recevoir une éducation spécifique. Je me dis que le professeur trouve chez moi une ressemblance immédiate avec les *peuples indigènes*. Je ne suis

pas vexée, je ne tire aucune conclusion. Je n'interroge plus ce souvenir parce que j'aime ce professeur. Je lui fais confiance.

Quelques années après la fin de mon baccalauréat, je me retrouve dans une soirée mondaine. Encore une fois, je suis la seule femme noire. Ce professeur est là. Il vient me voir et me dit en riant que lorsqu'il m'a vue, il a cru être dans une soirée d'accueil d'immigrants. Et me voilà projetée dans l'ailleurs, transformée, en une phrase, en l'étrangère. Je suis subjuguée, je ne trouve pas ça drôle, contrairement à lui. Je retrouve ce souvenir des *Tristes tropiques*. J'entrevois mieux ses visées pédagogiques : me remettre à ma place. Je me découvre soudain oppressée par des siècles de colonialisme. Le plus triste, c'est qu'il s'est trahi. Je pensais qu'il m'aimait.

Je comprends alors qu'il peut me dire n'importe quoi tout simplement parce qu'il le pense. Ce colon, déguisé en professeur, se croit investi d'une mission, même inconsciemment : civiliser l'Autre. Et de là, campé dans sa catégorie supérieure d'humanité, il attend la gratitude. D'ailleurs, les répliques classiques du colon tournent autour d'une sorte de fétichisme des bancs d'école. Elles viennent en trois déclinaisons : « Tu n'es pas resté assez longtemps sur les bancs d'école », « Ils sont sur les bancs d'école » ou « Retourne sur les bancs d'école ». Je range ce souvenir dans une petite boîte de ma mémoire et quand il me faut comprendre comment l'école obéit à des règles héritées d'un système colonial, je le sors et j'explique comment cet homme, fort de son savoir et de son pouvoir, n'est qu'une marionnette d'un système plus vaste que lui. Qu'il peut réactualiser sa domination sur l'ancienne étudiante que je suis. Moi qui croyais m'être émancipée ; cette certitude me paraît tout à coup fantaisiste. Je n'ai pas cette liberté.

Mes déambulations d'étudiante me conduisent à Genève. Je profite de la proximité des frontières pour visiter d'autres villes. Avec une amie qui suit le programme en même temps que moi, nous décidons d'aller à Milan. Nous sommes dans le train, somnolentes. Un agent de sécurité me dit quelque chose en italien. Je ne comprends pas, mais comme on n'a pas fait le contrôle des billets, je sors le mien en même temps que mon passeport. Je réveille mon amie pour qu'elle sorte ses papiers. Je présente le tout à l'agent et, à la vue de mon passeport canadien, il part, désarçonné. Je ne suis pas surprise. La violence symbolique est redoutable.



Je contemple le paysage. On annonce la prochaine gare. Ce n'est pas Milan, nous n'avons pas encore traversé la frontière. Le train s'arrête. Sur le quai, il y a un enfant, une femme et un homme apparemment d'origine sud-asiatique. Ils ont la peau marron comme moi. Nous sommes au milieu de nulle part. Ce n'était visiblement pas la destination de la famille. L'agent qui s'était arrêté pour me demander mon passeport est maintenant à ma hauteur. Rapidement, il contrôle les billets des autres passagers, je vois son regard se déposer sur moi avec dégoût. J'ai sa matraque à la hauteur des yeux. Je comprends. Il voulait me débarquer du train, le passeport canadien l'en empêche. D'ailleurs, à ses yeux, je ne suis pas Canadienne, j'ai seulement un passeport canadien. J'ai l'identité flottante d'une racisée, un mythe ambulant; je n'ai pas d'identité propre, comme ce fut le cas sur les bateaux négriers qui ont sillonné les mers chargés d'une marchandise précieuse. Ces êtres transformés en esclaves qui sont amenés dans les colonies nouvellement acquises par les puissances occidentales. Nous sommes loin de Liverpool, Nantes ou Bordeaux dans les faits, mais en esprit, nous sommes bien là, à régenter les corps, à catégoriser les espaces, à exclure sous prétexte que nous allons éduquer. Les frontières sont un haut lieu de tensions lorsque vous n'êtes pas blanc.he.s. Le voyage pour vous a un caractère foncièrement différent; on peut toujours retenir votre corps ou l'abandonner, matraquer votre chair et vous humilier.

Je suis embauchée comme bibliothécaire un jour par semaine dans une bibliothèque du Plateau-Mont-Royal. Je trouve un poste à temps plein au Patro Le Prevost, dans Villeray. J'informe la directrice de mon départ. Je lui écris. Elle ne répond pas. Je réécris, elle ne répond toujours pas. Un soir que je travaille, elle appelle. Elle m'invective. Elle me demande si j'ai regardé mes talons de paie: c'est écrit *Ville de Montréal*. Elle crie. Elle me menace en me disant que si je quitte la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal, je quitte la Ville de Montréal au complet. Et elle ajoute: «C'est moi qui t'a fait rentrer icitte!» Je traduis: «OK, je lui dois tout. Mon existence dépend de ses bonnes grâces.»

Une amie me rapporte une histoire qui touche les enfants: les meilleur.e.s élèves. Les éducatrices de la garderie de sa fille, en majorité des femmes noires haïtiennes, ont préparé un souper de Noël. Elles ont tout acheté, elles ont tout cuisiné. Après avoir mangé, les parents, en majorité blancs, reprochent

à ces femmes de ne pas être écoresponsables, de ne pas avoir servi la nourriture avec de la vaisselle biodégradable. Le colon sait toujours mieux. Ils quittent les lieux sans offrir un coup de main, et surtout, sans dire merci. Ces parents votent peut-être à gauche. J'écoute et je pense à ces femmes qui chaque jour torchent le cul de leurs enfants avec amour et qui se sont vues humiliées d'avoir osé croire un instant qu'elles pouvaient donner, qu'elles pouvaient prendre une initiative et sortir du cadre déterminé pour elles, mais pas par elles. Et je pense que plus tard, beaucoup plus tard, ces enfants deviendront des parents qui à leur tour mépriseront ces femmes racisées dans la plus grande tradition d'inhospitalité, reconduisant les mêmes oppressions, le même colonialisme qui déterminent ceux et celles qui donnent et ceux et celles qui reçoivent.

Ma voisine d'enfance est derrière sa fenêtre, au-dessus de son évier. Je suis dehors, seule. Elle me crie à travers la moustiquaire, lâche: «Retourne dans ton pays!» Je n'ai pas su répondre à cette femme d'environ 40 ans mon aînée alors que j'en avais huit, que j'avais pris un aller simple vers la servitude. J'ai vieilli, mais il semblerait que le monde n'ait pas changé. J'embarque tant bien que mal dans la locomotive néolibérale qui file à toute allure pour illustrer ma gratitude. On me demande de descendre aux frontières. Je comprends que pour que la locomotive avance je dois être sur le bord d'une route, une sorte de surplus de marchandise. Noire, diplômée, femme, jeune, je ne trouve pas de travail, je ne peux pas habiter où je veux et il faut toujours m'éduquer.

Je m'en vais retourner dans mon pays, mais lorsque je me retourne, le chemin s'est effacé. La maison que j'ai quittée aussi. Les lignes se brouillent, je suis née ici. Pourquoi je ne reconnais pas ma maison? Pourquoi ma maison ne saurait-elle pas m'accueillir? Je pense: quand on bâtit son nid sur un lit de dénégation d'humanité, qu'advient-il de nos fondations?

Je refuse de me soumettre. Je choisis mes filiations. Pendant des siècles, on a travaillé à ne m'en laisser aucune. Je ne sais pas séparer les luttes, comme je ne peux pas séparer l'amour, comme je ne peux pas diviser la justice. Je suis là, au carrefour des oppressions, et j'investis un autre carrefour décolonial en espérant qu'il fasse monde.

Moi, la négresse nègre d'Amérique, je tais ma voix pour qu'une autre, à l'origine de la mienne, surgisse, An Antane Kapeshe. Elle a toute ma gratitude.

«Je suis une maudite Sauvagesse. Je suis très fière quand, aujourd'hui, je m'entends traitée de Sauvagesse. [...] Puisse le Blanc me toujours traiter de Sauvagesse.» **L**

- Membre du conseil d'administration du Salon du livre de Montréal, présente dans les débats touchant les personnes racisées et préoccupée par les politiques sur la lecture au Québec, **Lorrie Jean-Louis** détient une maîtrise en études littéraires et une autre en bibliothéconomie. Elle a contribué à la mise sur pied de la nouvelle mouture des Rendez-vous du premier roman au Québec.